



DU MALHEUR

D'AVOIR DE L'ESPRIT

DE ALEXANDRE GRIBOÏEDOV / MISE EN SCÈNE JEAN-LOUIS BENOIT
TRADUCTION ANDRÉ MARKOWICZ

DU 12 AU 22 AVRIL 2007

GRANDE SALLE

CONTACT SCOLAIRES :

Marie-Françoise Palluy

Tél. 04 72 77 48 35

marie-francoise.palluy@celestins-lyon.org

DU MALHEUR D'AVOIR DE L'ESPRIT

De **Alexandre Griboïedov**
Mise en scène **Jean-Louis Benoit**
D'après la traduction de **André Markowicz**

Avec

Philippe Torreton - Tchatski
Roland Bertin - Famossov
Jean-Paul Farré - Répétilov
Ninon Brétécher - Sofia
Chloé Réjon - Liza
Louis-Do de Lencquesaing - Moltchaline
François Cottrelle - Skalozoub
Jean-Marc Roulot - Platon Mikhaïlovitch
Emilie Lafarge - Natalia Dimitrievna
Martine Bertrand - La vieille Khliostova
Suzy Rambaud - La princesse
Jean-Marie Frin - Zagoretski
Louis Merino - Un domestique
Catherine Herold - La comtesse Khrioumina
Jézabel d'Alexis - La petite fille de la comtesse
Véronique Dossetto - Une domestique
Dominique Pacitti - Une domestique
Stéphane Bientz - Un domestique
Jacques Dupont - Le prince Tougooukhovski
Marie-Thérèse Boiton Rivoli - Une invitée
Monique Murawsky - Une invitée
Pêche - Une invitée
Michel Barsky - Un invité
Guy Faucher - un invité
Léon Kolasa - Un invité

Metteur en scène - **Jean-Louis Benoit**
Assistante à la mise en scène - **Raphaëlle Spencer**
Lumière - **Joël Hourbeigt**
Dramaturgie - **Arielle Meyer MacLeod**
Costumes - **Marie Sartoux, Alain Chambon**
Son - **Jérémy Tison**
Décor - **Alain Chambon**
Perruques et maquillages - **Cécile Kretschmar**
Stagiaire à la mise en scène - **Kéti Irubetagoiena**

Production La Criée – Théâtre National de Marseille / Théâtre National de Chaillot

Sommaire

La pièce en quelques mots...	p.4
A propos de <i>Du Malheur d'avoir de l'esprit</i>	p.5
Alexandre Griboïedov	p.6
Les échos de la presse	p.7
Jean-Louis Benoit	p.8
Morceaux choisis	p.9

La pièce en quelques mots...

Un matin, Tchatski revient à Moscou après une absence de trois ans, brûlant de retrouver une amie d'enfance, Sofia, fille d'un haut fonctionnaire, Famoussov. On l'accueille froidement. Avec l'impatience – et la naïveté – des amoureux, il doute encore de son malheur et veut aussitôt savoir la vérité: Sofia aime-t-elle un rival? Serait-ce Skalozoub, cet officier bête et avantageux ? Ce ne peut être Moltchaline, ce petit intrigant silencieux et servile! Pourtant, le spectateur le sait, c'est Moltchaline qui est aimé : Sofia, blessée par le départ de Tchatski a paré son nouvel amour de vertus imaginaires, et il joue docilement son rôle d'amoureux respectueux, tout en luttant la servante Liza. Le soir, lors d'un bal chez Famoussov, Tchatski retrouve le tout-Moscou : vieilles dames tyranniques, parasites, tricheurs, filles à marier stupides, maris abrutis. Plaisantant Moltchaline, il provoque la contre-attaque de Sofia qui ne dément pas un bruit absurde : Tchatski serait devenu fou !



© B. Enguerand

Après la réception, voulant à tout prix résoudre l'énigme, Tchatski se cache derrière un pilier et entend des propos sur sa « folie » qui mettent le comble à son exaspération. Mais voici le coup de grâce : une déclaration à Liza de Moltchaline, que surprend aussi Sofia. Tchatski laisse là Sofia en larmes, et avec elle Moscou, allant « chercher par le monde un refuge pour le sentiment offensé ». « Ma voiture ! Ma voiture ! » seront les derniers mots du voyageur condamné à l'errance.

A propos de *Du malheur d'avoir de l'esprit*

Nous ne connaissons pas Griboïedov. Pouchkine, Lermontov, ses contemporains, Gogol un peu plus tard, ont été et sont encore représentés – rarement – sur nos scènes. Autant que je le sache, *Du malheur d'avoir de l'esprit* n'a jamais été joué en France. Pourtant, dans la dramaturgie russe, cette œuvre est un « classique » d'une importance capitale : achevée en 1823 (elle sera représentée pour la première fois en 1831, deux ans après la mort de Griboïedov), elle est la première pièce moderne du théâtre russe : pour la première fois, dans une langue « parlée », en vers libres, un auteur dédaigne les types traditionnels conçus a priori, pour créer des types universels observés dans la vie et l'actualité même de son temps. Griboïedov « lance » le théâtre réaliste russe sans lequel *Le Revizor* de Gogol n'aurait jamais vu le jour.

Je ne sais pas exactement pourquoi cette pièce n'a jamais été jouée en France. Certainement que ses références à l'actualité du temps, au Moscou « d'avant l'incendie » (de 1812), « prédécembriste », gonflé des aspirations de la jeune génération en révolte contre les conservatismes, peuvent créer pour nous un certain éloignement, mais au-delà des allusions et des références au Moscou d'avant 1825, le problème que pose Griboïedov dans sa pièce est somme toute le suivant : quelle peut être la place d'un homme intelligent dans une société d'imbéciles ? La question ne mérite-t-elle pas d'être posée dans la France d'aujourd'hui ? Le vrai intérêt de cette pièce est psychologique et tourne autour du personnage central qu'est Tchatski (ce nom connote en russe les fumées du rêve) homme passionné, railleur, qui, vaincu au sein d'une société de médiocres, passe vraiment pour un fou et se voit contraint de se retirer dans un « désert » où personne n'ira le chercher. Nous pensons à Alceste évidemment, et la comparaison de *Du malheur d'avoir de l'esprit* avec *Le Misanthrope* fut faite à l'origine par les Russes qui venaient enfin de trouver là leur Molière. L'étude de cet homme seul et buté, qui se heurte à une société qui le refuse, qui lance haut et fort ses certitudes et ses convictions, cet homme blessé, empêché, amoureux trahi et délaissé, emporté, agressif et moqueur, insupportable parfois, est d'une portée évidemment universelle et dépasse de loin le seul cadre moscovite des années 1810. Comédie, tragédie, pamphlet, *Du malheur d'avoir de l'esprit* est tout cela, et plus encore, un poème « scénique ». Cette pièce est une œuvre lyrique. Il faut entendre ici « esprit », non comme la simple pose à se montrer « spirituel », mais comme la faculté d'être « intelligent », homme de savoir-faire, compétent, maniant la raison et le bon sens appliqué au réel. Tchatski serait ainsi un « homme des Lumières » selon le XVIII^e siècle.

Un homme éclairé. Il est temps que le public français connaisse Griboïedov et son unique comédie. Cette pièce est écrite en vers libres rimés, vers qui à l'époque ne faisaient pas très sérieux et n'existaient que dans l'opérette ou les genres mineurs. André Markowicz a retraduit pour nous la pièce, souhaitant « rendre » le langage familier tout en restituant la versification d'origine. Il ne s'agira pas de se livrer à une quelconque reconstitution historique, mais à rapprocher le plus possible de nous le conflit essentiel à l'ensemble de la comédie, qui est celui d'un homme en lutte contre le monde. Il nous faut restituer la jeunesse et l'actualité de cette pièce qui reste, selon le mot d'Alexandre Blok, « le drame russe le plus extraordinaire, sans précédent dans la littérature universelle ».

Jean-Louis Benoit

Alexandre Griboïedov

Griboïedov est né à Moscou, en 1794. Ses parents appartenaient à cette noblesse ancienne qui compte ses aïeux, pratique assidûment l'arrivisme à grand renfort de relations mondaines et s'enferme dans sa caste. Rien n'est négligé pour l'éducation d'Alexandre : précepteurs, universités de Moscou, il apprend le latin, les langues étrangères, le droit, les mathématiques. Griboïedov fut l'un des hommes les plus cultivés de son temps.

La guerre de 1812 lui donna l'occasion de s'échapper du joug familial. Il s'engagea dans un régiment de hussards, fut attaché à l'état-major d'un général. La chute de Napoléon, l'occupation de Paris par les troupes russes contribuèrent à l'émancipation intellectuelle et morale d'une jeunesse « éclairée » où devaient se recruter les futurs conjurés de décembre 1825 (les « décembristes »). Griboïedov ressentit vivement ce bouillonnement des esprits. En 1815, il remit sa démission, puis passa au service civil, comme traducteur aux Affaires étrangères où il rencontra Pouchkine. Dandy, il mène alors une vie de dissipation tapageuse: il participe activement à la vie littéraire de la capitale, fréquente les salons, les mécènes, les clubs aristocratiques. Les discussions sont vives dans ces milieux à la fois conservateurs et libéraux où l'on professe toujours un vif patriotisme littéraire. D'un sérieux précoce, sous des dehors amusés, nerveux et dominateur, Griboïedov menait une vie bruyante dont il percevait toute la vanité : raillerie agressive, timidité jointe à la causticité, mécontentement des autres et de soi-même, bref tous les traits que nous retrouverons chez Tchatski. Pouchkine le trouve « déjà aigri » à vingt-trois ans. En 1817, à la suite d'un duel à quatre où l'un des partenaires trouva la mort, Griboïedov fut contraint de « s'éloigner » : il dut accepter l'offre que lui fit un chargé d'affaires en Perse de le prendre comme secrétaire de mission diplomatique. Ainsi commença une carrière qu'il n'avait ni recherchée, ni désirée, et qui devait être brillante.

La Russie menait alors à la fois une guerre d'usure contre les tribus insoumises du Caucase et une lutte d'influence en Perse, où la France puis l'Angleterre s'efforçaient de provoquer la résistance au Tsar. Griboïedov s'acquitta avec bonheur de missions difficiles, s'initia au turc et au persan, partageant une vie fatigante entre Tiflis, Erivan, Tabriz... L'exil en Perse lui pèse et dès qu'il le peut, il s'échappe : il séjourne alors à Tiflis où il travaille à sa comédie. En 1825, sa carrière faillit être brisée par la mutinerie des décembristes. Sa participation au complot était peu probable, mais il connaissait nombre de conjurés: il fut ramené sous escorte à Saint-Pétersbourg à des fins d'enquête. Les appuis ne lui manquèrent pas. Un non-lieu définitif fut rendu en 1826 et il repartit pour Tiflis. Désormais, Griboïedov joue un rôle de premier plan dans les relations entre la Russie et la Perse. Il est nommé ministre plénipotentiaire. Il avait pourtant perdu l'enthousiasme, agité, diton, de sombres pressentiments, tant il avait conscience de la haine des Persans ulcérés.

Quelques mois après son mariage à Tiflis avec la jeune princesse géorgienne Nina Tchavtchavadzé, il s'achemina vers Téhéran où il avait la mission ingrate de réclamer l'indemnité de guerre et d'exiger le rapatriement des prisonniers. On ne lui pardonnera pas son intransigeance: le 30 janvier 1829 une foule surexcitée se rua sur l'ambassade, massacra les Russes, s'acharna sur les cadavres. Griboïedov fut décapité. On ne put reconnaître son corps qu'à une mutilation qu'il avait à la main à la suite d'un duel. Griboïedov reste l'homme d'une seule œuvre. Il a donné diverses lectures de sa comédie, au moins huit, peut-être plus, presque toujours avec un immense succès. Il est très décontenancé par le refus de la censure. La première édition officielle russe date de 1833 : elle comporte d'importantes mutilations et coupures. La première représentation officielle, eut lieu à Saint-Pétersbourg en 1831. En 1927, Meyerhold créa la pièce sous le titre *Malheur à l'esprit !* Il la reprendra sous le titre *Le Malheur d'avoir trop d'esprit* en 1935. Stanislavski interpréta longtemps le personnage de Famossov.

Jean-Louis Benoit

Auteur, metteur en scène, scénariste et réalisateur

Directeur du Théâtre National de Marseille La Criée depuis 2002, il y a mis en scène *La Trilogie de la villégiature* de Carlo Goldoni en 2002, *Paul Schippel ou le prolétaire bourgeois* de Carl Sternheim en 2003 et *Retour de guerre* suivi de *Bilorade* d'Angelo Beolco dit Ruzante en 2004. Reprise et tournée en 2005 En octobre 2004, Jean-Louis Benoit crée *Le menteur* de Corneille, à la Comédie-Française, salle Richelieu. Il a participé à la création du Théâtre de l'Aquarium à la Cartoucherie de Vincennes (dont il a été le directeur de 1996 à décembre 2001).

Il y a écrit et mis en scène de nombreux spectacles :

Conversation en Sicile de Elio Vittorini, 2001
Henry V de William Shakespeare, 1999
Une Nuit à l'Élysée de Jean-Louis Benoit, 1998
Les Ratés de Henri-René Lenormand, 1995
La Nuit, la télévision et la guerre du golfe de Jean-Louis Benoit, 1992
La Peau et les os de Georges Hyvernaud, 1991
Les Voeux du président de Jean-Louis Benoit, 1990
Louis de Jean-Louis Benoit, 1989
Le Procès de Jeanne d'Arc, veuve de Mao Tsé Toung de Jean-Louis Benoit, 1987
Les Incurables de Jean-Louis Benoit, 1985
Histoires de famille d'après Anton Tchekhov, 1983
Un Conseil de classe très ordinaire, de Patrick Boumard, 1981
Pépé de Jean-Louis Benoit et Didier Bezace, 1979 à la Comédie-Française
Le menteur de Pierre Corneille, 2004
Le Bourgeois gentilhomme de Molière, 2000
Le Revigoré de Gogol, 1999 - Molière 1999 de la « meilleure pièce du répertoire »
Les Fourberies de Scapin de Molière, 1997 - Molières 1998 de la « meilleure mise en scène »
et du « meilleur spectacle du répertoire »
Moïse de Eugène Labiche, 1996
Mr Bob'le de Georges Shéhadé, 1994
L'Étau de Luigi Pirandello, 1992 au théâtre de l'atelier
La Parisienne de Henri Becque, 1995 au théâtre du rideau vert, Montréal
Les Fourberies de Scapin de Molière, 2001

Pour le cinéma et la télévision

Il travaille régulièrement comme scénariste et réalisateur, notamment pour *La Mort du chinois*, *Dédé* et *Les Poings fermés*, au cinéma ; et à la télévision, pour *La Fidèle infidèle*, *Les Disparus* de Saint-Agil, *La Sans-gêne* de Philippe de Broca, *La Voleuse* de Saint-Lubin, *Le Crime* de Monsieur Stilet, *La Tierce personne* de Claire Devers, *Les Jours heureux* de Luc Béraud, *La Parenthèse*, *L'Homme aux semelles de vent* Arthur Rimbaud de Marc Rivière, *Que la lumière soit* et *Alberto Express* d'Arthur Joffé, *Un divan à New-York* de Chantal Akerman. Auteur, metteur en scène, scénariste et réalisateur.

Morceaux choisis

Acte 1, scène 7

Sofia Pavlovna, Liza, Tchatski

TCHATSKI - Déjà sur pied, dès l'aube ! Et je suis à vos pieds.

Il lui fait un baisemain fougueux.

Que diable, embrassez-moi ! Surprise, je présage ?

Parlez ! Contente ? Non ? Montrez voir ce visage.

Comment, c'est tout ? Le bel accueil !

Nous serions-nous quittés depuis une heure à peine, ou bien j'assiège votre seuil et nous baillons tous deux sept jours dans la semaine ?

Pas un soupçon d'amour ! Mais, Dieu, quelle beauté !

Et moi qui avalais, crevant bête sur bête en quarante-cinq heures, tout crotté, mes sept cent verstes, sous le vent et les tempêtes, — je suis tout hébété, j'ai versé quatre fois... — de mes exploits, voici la récompense !

SOFIA - Tchatski ! C'est avec grand plaisir que je vous vois.

TCHATSKI - Un grand plaisir ? J'ai de la chance, mais, son plaisir, qui donc l'exprime ainsi ? J'ai l'impression en arrivant ici, qu'en pressant les cochers comme une brute, je me flattais d'un faux espoir.

LIZA - Ah non, Monsieur, vous auriez pu nous voir

Là, à l'instant, il y a cinq minutes, c'est bien de vous que nous parlions.

Madame, dites-lui, voyons.

SOFIA - Toujours, pas seulement à la seconde, — Vous n'avez pas le droit de me le reprocher. Au premier qui entrait, à tout le monde, oui, même à des marins rentrés de l'étranger, — Je demandais, avec quelle insistance, si l'on vous avait vu, un jour, en diligence.

TCHATSKI - Mettons que je vous crois.

Bienheureux le croyant, il vit dans le bien-être !

Mais, ah ! Mon Dieu ! Suis-je sous votre toit, oui, à Moscou ! — et vous, comment vous reconnaître ! Où est ce temps ? Où est l'âge innocent, où sont ces soirs interminables, où nous jouions, apparaissant, disparaissant, en déplaçant les chaises et les tables ? Votre père et Madame à leur table de jeux, et — vous vous souvenez ? — nous deux, dans ce coin sombre, tremblant dès qu'une porte grince un peu...

SOFIA - Enfantillages !

TCHATSKI - Laissons-les dans l'ombre.

A dix-sept ans, non, vous resplendissez,

Et, vous le savez bien, vous êtes sans pareille,

D'où votre modestie et ces regards baissés.

Seriez-vous amoureuse ? Allez, quoi, à l'oreille, et ne rougissez pas, non, sans mentir.(...)



© B. Enguerand

Acte 2, scène 2

Les mêmes et Tchatski.

(...)FAMOUSSOV - Il veut prôner le bonnet rouge !

TCHATSKI - On vit à la campagne, on lit, on pense, on bouge.

FAMOUSSOV - Il se mutine contre le pouvoir !

TCHATSKI - On sert la cause et non plus la personne.

FAMOUSSOV - Je vous interdrais, à portée de fusil,
L'accès à nos maisons, Dieu me pardonne !

TCHATSKI - Bien, je vous laisse à vos soucis.

FAMOUSSOV - Je n'en peux plus, je suis à bout, j'enrage.

TCHATSKI - Je suis impitoyable envers votre âge,
Mais je concède volontiers : retirez la moitié, et mettez-la pour nous, accablez-en le nôtre,
Je vous suivrai comme un apôtre.

FAMOUSSOV - Je ne veux rien savoir, je hais les débauchés.

TCHATSKI - J'ai dit.

FAMOUSSOV -Non, je me bouche les oreilles.

TCHATSKI - Je me suis tu, à quoi bon les boucher ?

FAMOUSSOV - On court le monde, on reste à bayer aux corneilles
Et, quand on rentre, on oublie le respect.

TCHATSKI - Mais je ne dis plus rien...

FAMOUSSOV - Pitié, la paix.

TCHATSKI - Je ne veux plus poursuivre nos disputes.

FAMOUSSOV - Epargne-moi, je suis à l'agonie !

TCHATSKI - certes, pleurez, vous le pensez :
Le monde est devenu plus bête
quand on compare et qu'on s'arrête
au temps présent et au passé ;
le récit est tout frais, mais on peine à y croire —
qui se courbait le plus avait le plus de gloire ;
on y allait de front, comme au combat,
sur le plancher, quitte à s'ouvrir le crâne ;
le mépris pour le faible, il trime et sue en bas,
pour le fort, un concours de flatteries insanes.
C'était un temps de peur, de veulerie,
en se masquant d'un zèle à servir la patrie.
Je ne veux pas parler de votre oncle en personne,
qu'il dorme en paix, dieu lui pardonne,
mais qui aurait envie, aux jours où nous vivons,
dans un accès de sa fougue servile, qui donc accepterait de sacrifier son front,
au risque d'amuser toute la ville, quand son contemporain, tel petit vieux,
perclus, transi, la face blême, voyait sa cabriole avec un œil envieux,
pleurant de ne pouvoir faire la même ? D'amateurs d'infamies,
nous n'en avons que trop, mais ils craignent le rire, aujourd'hui, et la honte ;
les souverains, d'ailleurs, n'en tiennent guère compte.

FAMOUSSOV - Ah, doux seigneur ! C'est un carbonaro !

TCHATSKI - Non, le monde a changé à l'époque où nous sommes.

FAMOUSSOV - Cet homme est dangereux.

TCHATSKI - Plus libres sont les hommes,
On ne s'empresse plus de jouer les bouffons.

FAMOUSSOV - Dieu, ce qu'il dit ! Pour un peu qu'il l'écrive !

TCHATSKI - Chez quelque protecteur admirer le plafond,
Faire le pied de grue, rester sur le qui-vive,
Avancer un fauteuil, ramasser un mouchoir...

FAMOUSSOV - Il veut prôner le bonnet rouge !

TCHATSKI - On vit à la campagne, on lit, on pense, on bouge.

FAMOUSSOV - Il se mutine contre le pouvoir !

TCHATSKI - On sert la cause et non plus la personne.